

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE BI-MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

TRENTIÈME ANNÉE

N° 13. — 1^{er} JUILLET 1887

PARIS

BUREAUX : 5, RUE DES PETITS-CHAMPS

Réserve de tous droits.

TABLE DES MATIÈRES DU N° 13

	PAGES
Réalité de la personnalité divine	393
Photographie transcendante dans l'obscurité	403
Histoire nationale des Gaulois	408
De l'avenir des religions	413
Manifestations à la Vera-Cruz	415
Réponse à M. Vignon	417
Les réflexions de Marie	418
Le spiritisme et la démocratie	421
Nécrologie : Pichery fils — Édouard de Ridder — M ^{me} Vincent — Trosseille père	424

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à l'administrateur de la Société, P.-G. Leymarie, rue des Petits-Champs, 5.

Les vendredis de chaque semaine *séances spirites*, par la Société scientifique du spiritisme, 5, rue des Petits-Champs, de 8 h. 1/2 à 11 h. du soir.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

La *Revue Spirite* paraît du 1^{er} au 5 et du 15 au 20 de chaque mois, par cahiers de 2 feuilles grand in-8, soit 32 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier. Chaque numéro séparé : 0,60 cent.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste, à l'ordre de M. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les Souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 28 premières années, 1858 à 1885, prises séparément, 5 fr. 60 cent. le volume, port payé. La collection complète, 29 volumes, 160 francs, port payé. — 29^e année, 1886, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix : 2 fr. 50 par volume.*

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30^e ANNÉE

N^o 13

1^{er} JUILLET 1887.

AVIS. — L'abonnement continue, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

RÉALITÉ DE LA PERSONNALITÉ DIVINE

(Deuxième article).

Cet article, pas plus que le précédent, n'est une réponse à M. Tremeschini. Je lui ai déjà répondu en trois numéros de la *Revue spirite* (1^{er}, 15 septembre et 15 octobre 1885) et dans vingt autres articles, écrits là ou ailleurs sur le même sujet. Par ses critiques à côté, la plupart toutes gratuites et qui ne m'atteignent point, M. Tremeschini n'a prouvé qu'une chose, c'est qu'il n'a rien lu de moi ou n'a rien compris à mes démonstrations. Je ne les recommencerai point, du moins pour lui. Je n'écris pas pour ceux qui n'ont plus rien à apprendre. Il y a pour les particuliers comme pour les races des arrêts de développement. Un cerveau plein de savoir est comme un tonneau rempli jusqu'à la bonde. Une goutte le ferait verser. La qualité du vin ne fait rien à l'affaire. Il faudrait le soutirer entièrement pour qu'il pût en recevoir de meilleur. Pour les choses de l'esprit, cela s'appellerait : *refaire son entendement*. Bacon et Descartes le recommandent. Peu d'hommes en sont capables. D'autres conseillent *le doute philosophique*. Un grain de doute est un condiment fort utile dans la recherche de la vérité. Il préserve de la présomption et de l'intolérance. Socrate exprimait la même pensée d'une façon paradoxale, lorsque, dans son admirable modestie, le plus sage des Grecs (au dire de l'oracle d'Apollon), s'écriait : « Je sais que je ne sais rien ! » Mais qu'il y a loin de la sagesse de Socrate à la science *mécaniciste* de nos géomètres !

Cette science est trop sûre d'elle-même pour ne pas se montrer exclusive et intolérante. Elle l'est autant que l'Église. Celle-ci avait ses dogmes sacrosaints. Celle-là a ses formules mathématiques qui n'appartiennent pas moins à l'absolu que les dogmes révélés. Cette part d'absolu, que les sciences d'ordre physique empruntent aux mathématiques, fait trop croire à leur infaillibilité. On oublie que si les axiomes, les théorèmes, les équations de l'algèbre et de la géométrie sont incontestables, l'application qu'on en fait

peut bien souvent être erronée. On parle beaucoup des progrès de la science. Elle en fait sans doute, mais elle ne progresse qu'en se rectifiant sans cesse. — Et c'est là ce qui fait sa force et fera son salut, au contraire des religions qui se meurent, toutes, pour s'être condamnées, par leurs prétentions supranaturalistes, à une infaillible immobilité. — Cependant si la science ne progresse qu'en se rectifiant, c'est qu'elle reconnaît s'être trompée jusque-là. Or si elle se trompait hier, il faut bien admettre qu'elle peut se tromper encore aujourd'hui. On peut donc espérer que la science de demain sera supérieure à celle de la veille, et toujours ainsi.

Il en serait ainsi, en effet, s'il n'y avait pas une science officielle qui, installée dans les académies, et maîtresse de l'enseignement, se perpétue dans l'opinion publique en se transmettant de génération en génération. Ce sont là, sans compter l'Eglise, des obstacles et des causes d'attardement. Ils ne suffiront pas de nos jours à intercepter la lumière : le progrès se fera. Mais il se fera à condition que nous y travaillerons. Qui, nous ? Les hérésiarques de la science. Des hérétiques, en science ? Mais oui, il y en a, et beaucoup, et il s'en fait tous les jours...

Le métier d'hérétique n'est pas toujours commode. Jadis on les brûlait. On ne brûle plus. On ne les persécute même pas. On les néglige, on les dédaigne, on les oublie ; on désire seulement qu'ils ne soient rien, pas même académiciens. Demandez à Flammarion !

Les hérésiarques de la science sont presque toujours des précurseurs. A part quelques fous, ils n'ont généralement d'autre tort que d'être en avant de leur époque.

De nos jours, on est hérétique en science comme, du reste, en religion lorsqu'on n'est pas *mécaniciste*.

Etre *mécaniciste*, en religion, c'est croire à la Création faite à un moment donné par un Dieu extérieur au monde, comme l'horloger l'est au chef-d'œuvre d'horlogerie sorti de ses mains. La Création de la Genèse Moïsiatique, prise à la lettre, est dans ce cas.

Etre *mécaniciste*, en science, c'est considérer l'univers comme une immense machine sans âme, faite de force et de matière ou de matière et de mouvement, et obéissant aux lois aveugles de l'attraction universelle. En s'appuyant sur la *mécanique céleste*, on prétend ainsi tout expliquer, même la vie, même la raison et aussi l'âme humaine, qui ne serait elle-même que la résultante des forces physiques et des propriétés de la matière. Et non seulement les physiciens et les géomètres de l'astronomie professent ce mécanisme universel, mais aussi les autres orthodoxes de la science, naturalistes, chimistes, biologistes et la plupart des médecins.

On le voit, la religion et la science ont une même orthodoxie. L'une et

l'autre ont cela de commun de concevoir le monde comme une machine et de placer le principe de son mouvement et de sa direction en dehors des êtres qui le constituent.

La grande hérésie de notre époque, se mettant en opposition, à la fois avec la science officielle et avec la religion orthodoxe (comme aussi avec le Déisme voltairien) affirme, au contraire, l'univers vivant et l'âme universelle, c'est-à-dire l'immanence du divin dans le monde.

Sont donc hérétiques, à la fois, en science et en religion, ceux qui professent, par exemple, comme Fontenelle que « *la vie est partout* » ou avec M. Flammarion, que Dieu est immanent dans la nature (1), ou même qui se contentent de répéter avec Saint-Paul que nous vivons en Dieu, que « nous nous mouvons en Dieu, que nous sommes en Dieu », et, qui bien entendu, acceptent les conséquences logiques de cet aphorisme philosophique, car les chrétiens des diverses communions le répètent sans en comprendre la portée et sans s'apercevoir que, Dieu étant ainsi compris, il ne reste plus de place pour le miracle.

Cependant ceux qui s'en tiennent à l'immanence ou à l'âme divine répandue dans le monde risquent fort de glisser dans le panthéisme et de là dans toutes les idolâtries polythéistes, s'ils ne s'élèvent pas à la notion de l'Unité suprême embrassant tous les rapports pour les harmoniser et s'affirmant dans l'autonomie d'une raison consciente, éternelle, universelle. C'est là Dieu. Dieu, compris ainsi, ne se confond pas avec le monde, mais pour être distinct, il n'en est pas séparé. Il est au monde ce que notre âme, arrivée dans l'homme, et à se posséder dans son unité totale, est à notre moi conscient. Il est la raison vivante et consciente de l'Univers.

En se plaçant à ce point de vue qui embrasse l'Être dans sa triple hypostase de sujet et d'objet et aussi de rapport ou de loi unissant les deux autres termes, le monde, l'univers est réellement *le corps de Dieu* et mérite bien le nom de grand organisme que nous lui donnons par analogie avec notre propre organisme. L'Être des êtres, accessible ainsi à toutes les intelligences, possède, lui aussi, un corps organisé. Ce corps est animé par une âme vivante qui circule dans toutes ses parties et en solidarise tous les atômes, tous les organes, tous les êtres distincts, qu'ils soient individuels ou collectifs, et cette âme qui se différencie en puissance, en forme, en degrés si divers, n'est complète, parfaite et vraiment divine que là où elle se possède

(1) On connaît le beau livre de M. Flammarion intitulé : « *Dieu dans la nature*. » C'est ce qu'il a fait de mieux et ce qu'on lui a pardonné le moins. Ce n'est point parce qu'il fut spirite qu'on n'a point pensé à lui, c'est parce qu'il a montré Dieu dans l'univers et a rendu ainsi la vie au monde.

dans son unité universelle. C'est là pour l'univers *le Moi conscient* où tout vient aboutir pour concourir au *sein de l'éternelle harmonie*, à l'œuvre d'universalisation qui est la fonction divine par excellence

Maintenant Dieu, ainsi expliqué, est-il personnel ?

La question est puérile, si l'on accepte la définition qui précède. Ayant admis l'âme universelle et consenti à nommer Dieu *le moi conscient de l'univers* on lui a reconnu du même coup *la personnalité*. S'affirmer dans son unité autonome, distinguer ainsi *son ipséité* de tout le reste, s'y posséder, s'y connaître, s'y réfléchir, tels sont les caractères de l'être doué de raison et de conscience. Ces qualités sont propres à l'être humain et le distinguent de tous les êtres qui lui sont inférieurs. De qui les tient-il si ce n'est d'êtres supérieurs à lui ? Mais je ne peux faire autrement que de les attribuer à celui qui me représente l'existence dans sa plénitude, la synthèse ultime et la plus compréhensive de toutes les lois, celle qui embrasse tous les rapports. Ne connaissant rien de plus élevé dans la série des êtres terrestres que *la personnalité consciente* telle que je la constate chez l'homme, je l'attribue logiquement à l'idéal de toutes les perfections. C'est mon droit et c'est mon devoir. J'entends mon devoir de logicien, comme plus tard, s'il m'arrive de découvrir, dans un milieu supérieur au milieu terrestre, des êtres mieux doués que l'espèce humaine, possédant des qualités qui me sont actuellement inconnues et dont je ne me fais aucune idée, eh bien, ces qualités, j'en ferai honneur encore à Dieu, et toujours ainsi, parce que tout ce que je trouverai dans un être quelconque de qualités susceptibles de *s'universaliser*, je les dirai divines, parfaites et je ne ferai, en raisonnant ainsi, que restituer à la synthèse ontologique *du tout* ce que l'analyse des êtres m'aura donné.

Mais, nous dit-on, la personnalité comme l'individualité ne nous est connue que limitée dans des formes distinctes. N'y a-t-il pas contradiction à l'attribuer à l'Être universel ? M. Tremeschini nous avait opposé cette objection, il y a trois ans.

Nous lui avions répondu alors, comme nous le ferions aujourd'hui, en lui montrant Dieu dans le monde et nous lui avons demandé si tous ces êtres, tous ces mondes, toutes ces manifestations formelles, matérielles, toujours variées et toujours nouvelles, par lesquelles la pensée divine se manifeste dans la création éternelle — car la création n'a jamais eu de commencement et n'aura jamais de fin ! — si toute cette nature et cette vie exubérante, sur la terre comme au ciel, si tous ces êtres, tous ces corps, distincts et innombrables ne suffisent pas à lui faire reconnaître, confesser et proclamer la corporéité de *l'Être des Êtres* ?

Quant à sa limitation, est-ce que l'Être universel ne se définit pas lui-

même en s'objectivant dans les formes finies, distinctes, déterminées des êtres et des mondes qui, se limitant les uns les autres dans leur expansion animique, se font mutuellement équilibre, chacun d'eux ayant à arrêter nécessairement sa sphère d'action là où commence la sphère d'autrui. Au lieu de *sphère d'action*, mettez *liberté*, et vous aurez le secret de l'ordre universel au sein des sociétés humaines : la liberté de chaque citoyen limitée par la liberté d'autrui. Telle est la loi éternelle, que l'ordre social doit s'appliquer à réaliser de plus en plus, en amortissant tout gouvernement extérieur.

Certes les mondes, dans l'espace, les corps célestes, les amas de nébuleuses sont innombrables dans les cieux, comme les êtres et les graines d'êtres sont innombrables sur la terre, mais j'affirme ceci, et nul ne me démentira que, à chaque instant du temps, la quantité des êtres manifestés dans une forme finie, délimitée, est finie aussi et délimitée, ce qui revient à dire que le monde physique, l'univers matériel est toujours borné dans le temps et dans l'espace. Seulement ce qui n'est pas borné, c'est le *devenir*, c'est le *processus* de la puissance créatrice. Cette puissance est infinie, illimitée par rapport au temps comme à l'espace. Ainsi le caractère de l'être, est, à la fois, fini, infini et indéfini : fini dans ses formes multiples, dans ses manifestations plus ou moins matérielles, indéfini dans son développement toujours changeant, toujours nouveau, et infini dans l'Unité immuable de son autonomie.

Ce que je viens de dire de l'Être parfait, je le dis aussi de l'être perfectible, de l'homme fait à l'image de Dieu et doué, comme lui, d'une âme immortelle se possédant, libre et responsable de ses actes, dans l'autonomie d'une raison consciente, en communion toujours possible, toujours réalisable avec l'âme divine, au sein de l'universelle et vivante harmonie des êtres et des mondes.

Un mot encore, et j'ai fini.

Comment douterai-je de la personnalité divine, dans le *plérôme*, dans l'être complet (UN ET TOUT, *En Kai Pazo*, comme disaient les Alexandrins lorsque je me sens, moi, si incomplet, mais toujours perfectible, devenir de plus en plus *universel*, c'est-à-dire multipliant de plus en plus mes rapports et les étendant à un plus grand nombre d'objets ! Si, en éclairant mon esprit, améliorant mon cœur, aimant davantage les hommes, alors même que j'apprends à les mieux connaître, si, dis-je, je vois, je sais, je sens que je *m'universalise* en m'instruisant tous les jours et m'appliquant à devenir meilleur, comment pourrais-je croire qu'il y a contradiction en Dieu, entre la qualité de personne consciente et la fonction de l'universel. Mais ce sont là deux caractères inéluctables de la raison. Il n'y a raison que là où il y a conscience. Ces deux mots, inséparables l'un de l'autre, ont tous deux la même signification. La raison, c'est l'intelligence qui se connaît, qui se possède et se

réfléchit dans l'unité. Elle est de même nature chez tous les êtres qui, dans leur marche vers la perfection et la plénitude, sont arrivés à ce degré de développement où se trouve notre humanité terrestre. Il n'y a pas une raison humaine et une raison divine, il y a la raison : Des différences de degrés, tant qu'on voudra, — je n'ai pas compté ceux de l'échelle de Jacob! — Mais des différences de nature, il n'y en a point. Il ne peut pas y en avoir. Il faut que deux et deux fassent quatre partout, dans tous les mondes, ceux des corps comme ceux des esprits, sur toutes les terres du ciel, dans tous les soleils et tous les astres, comme au sein de leurs atmosphères et dans les champs d'azur de l'immensité. Et il faut aussi que nous soyons en rapport avec cette raison divine et il faut que cette communion de l'âme humaine avec l'âme divine se fasse d'une façon consciente de part et d'autre, et cela instantanément, en tout temps, en tout lieu. Et comment pourrais-je me sentir en relation avec l'âme divine, si elle n'était, comme est mon âme pour mon corps, répandue partout dans l'immense organisme de l'univers et si les soupirs de mon amour et les ébranlements de mes douleurs ou de mes joies n'avaient pas le pouvoir de faire vibrer les molécules d'éther qui pénètrent mon âme et l'unissent à l'âme de l'Univers? Ce n'est pas tout. Il faut que cette âme ait un *moi*, sensible comme je le suis moi-même, un moi conscient, un moi juste et bon, un moi infiniment puissant et absolument parfait pour que je puisse puiser en lui, par la seule communion du sentiment et de la pensée, tout ce dont j'ai besoin pour m'améliorer, me relever de mes chutes, me consoler de mes misères et me sauver moi-même du mal, du vice et de la mort!

Toutes ces perfections, que j'attribue à l'Idéal divin, sont vraies parce qu'elles sont nécessaires à l'harmonie des mondes et à l'ascension des êtres.

Le Moi divin de l'Univers, immanent partout par son âme vivante, ou son Saint Esprit, est la réalité par excellence. Ce n'est pas un être particulier. C'est l'Etre ou l'existence comprise là où elle s'affirme dans son unité éternelle, complète, universelle. L'être, qu'il soit plus ou moins collectif, plus ou moins individuel, plus ou moins personnel, ne peut s'affirmer dans sa liberté, dans son identité et dans la plénitude de ses moyens que s'il est en même temps vie et intelligence consciente, c'est-à-dire *Raison autonome*. Le Moi conscient de l'Univers a plus que tout autre droit à l'autonomie. Si l'Etre existant par lui-même (*Swayambhuva*, comme disaient nos pères les Aryas) n'était pas sa loi à lui-même, qui le serait? Dieu est donc la loi des lois, parce qu'il embrasse tous les rapports comme il est l'être des êtres, parce qu'il unit en lui toutes leurs qualités essentielles ou susceptibles d'être universalisées — car il n'y a de divin que ce qui est universel. Il y a donc

une vie universelle **qui anime** l'Univers et une Raison universelle; consciente et autonome **qui le dirige**. Dire *Moi conscient* ou dire *Raison consciente*, c'est **exprimer la même** pensée, celle de l'être s'affirmant dans son autonomie **personnelle et** parfaitement distincte de tout autre.

Je pourrais **arrêter** ici cet article sur un sujet inépuisable. On n'a jamais fini de **parler sur l'Infini**! On y découvre toujours des qualités nouvelles. — Et il en est une que je dois signaler ici parce qu'elle distingue *l'être parfait* et universel des êtres particuliers et perfectibles. Cette qualité consiste en ceci : C'est que la personnalité divine a cela, qui lui est propre, de représenter *l'idéal de la perfection* au point de vue du Moi et de la personnalité, comme en tout le reste. En effet, le Moi divin de l'Univers étant parfait n'a rien d'égoïste. Sa faculté créatrice est absolument désintéressée. N'ayant plus de progrès à accomplir, *le travailleur éternel* ne travaille que pour les autres êtres, soit au profit de leur devenir indéfiniment renouvelé, soit pour le maintien de la sainte harmonie des choses. C'est l'altruisme dans sa perfection.

Un mot encore. Je commettrais une trahison envers moi-même si je ne relevais l'épigraphe, j'allais écrire l'épigramme que M. Tremeschini a mise en tête de son article (*Revue du 15 mai*), épigraphe que je demande la permission de reproduire. C'est *la boîte secrète*. Elle a pu passer inaperçue. Je la cloue au bas de mon article : « Jamais le jargon métaphysique n'a fait découvrir une vérité et il a rempli la philosophie d'absurdités, dont il a honte sitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. » Cela est signé *L. de la Clôture*, écrivain inconnu de tout autre sans doute que de M. Tremeschini. Or c'est là une personnalité directe à mon adresse. En tout cas, je relève le gant jeté à la métaphysique par ce monsieur, quel qu'il soit, et je me déclare atteint dans ma philosophie et dans ma méthode, car je me targue de métaphysique et je crois la faire bonne, parce que je sais que j'en fais et que je sais ce que je dis. Je me garde bien d'imiter les prétendus hommes de science du Positivisme moderne qui en font sans le savoir, à tort et à travers. Auguste Comte, qui a donné le ton à cette proscription de la métaphysique, a passé la première moitié de sa vie à maudire la métaphysique, et la seconde moitié, à en faire sous le nom de *philosophie subjective*, et il l'a faite, en effet, de façon à la déshonorer, car il a réalisé, pour construire son système politique et religieux, les abstractions les plus vaines, les plus absurdes et tenté de ramener l'esprit humain aux insanités du fétichisme.

Un homme qui, de nos jours, ne ferait que de la métaphysique serait un âne, mais les savants qui prétendent faire de la science en s'abstenant de

toute métaphysique peuvent être des ânes savants; ils ne seront jamais autre chose.

Je ferai, à la suite de celui-ci, non pour M. Tremeschini, mais pour les lecteurs de *La Revue*, un travail élémentaire et explicatif sur la *métaphysique*. Pour le moment, je me contente de dire que la métaphysique, qui est la science de l'Être et des principes ou des causes et des vérités premières, embrasse un champ trop vaste pour que de nos jours l'esprit humain ne risque pas de s'y égarer et de s'y perdre, si elle se sépare de l'expérimentalisme. Elle a besoin de l'appui des sciences d'observation et d'expérience ni plus ni moins que celles-ci ont besoin de la métaphysique pour expliquer l'inconnu par le connu, l'invisible par le visible. C'est pourquoi il serait sage de se servir en même temps des deux procédés de la connaissance qui consistent à aller indifféremment, soit de la synthèse à l'analyse, soit de l'analyse à la synthèse. La métaphysique procède généralement *par intuition* et va du plus général au plus particulier. La science s'élève au contraire des faits particuliers à la loi qui les régit. *L'intuition* et *l'observation* analytique, expérimentale, sont comme les deux yeux de l'Esprit humain. Les savants de nos jours ont suivi le conseil de la Toinette de Molière, lorsque, déguisée en médecin de la faculté de Paris, elle conseille à son maître de s'arracher un œil pour mieux voir de l'autre. C'est pourquoi ils n'ont vu que ce qu'il y a de mécanique dans le monde, et, sous cet aspect, mais sous cet unique aspect, la science a fait des progrès.

Nos savants peuvent être de grands ingénieurs et d'habiles géomètres, ils ne savent pas le premier mot de la vie de l'Univers et n'y pensent même point. Ignorant la vie, ils n'ont rien compris à l'âme, et la psychologie, jusqu'à la découverte des phénomènes du magnétisme, du spiritisme, de l'hypnotisme, n'a été faite que de mots, d'hypothèses et de vaines formules. C'est alors qu'on a inventé le *Positivisme*, qui a voulu persuader aux hommes que la recherche des causes était une vieille erreur métaphysique, que les origines et les fins resteraient toujours inconnaisables, qu'il ne fallait pas s'occuper du *pourquoi* des choses, mais se contenter du *comment*, ajoutant que, pour cela, il n'était pas nécessaire de sortir du phénomène sensible, matériel, et inutile de chercher ce qu'il pouvait y avoir dessous ou derrière. La représentation sans le représenté, quoi! Ainsi les sources, les causes, les principes des choses, les vérités premières, l'âme invisible, la force invisible, la vie invisible, le *pourquoi vivre*, le *but de la vie* et l'Idéal à atteindre! tout cela proscrit, flétri, condamné comme inutile ou chimérique sous le nom de *métaphysique*! Et quand par hasard, on consentait à répondre à quelque philosophe attardé demandant ce qu'il fallait entendre par métaphysique, il se trouvait un positiviste complaisant pour écrire « que la méta-

physique n'avait jamais servi qu'à *réaliser des abstractions*, qu'à *créer de vaines entités*. » Et le bon public de croire ces bons apôtres, qui étaient peut-être de bonne foi, car il est bien possible que la métaphysique, comme la mathématique, serve quelquefois à créer de fausses entités. Mais cela n'arrive que lorsqu'on abandonne le champ de l'expérience ou qu'on néglige le contrôle de la raison. Et cela arrive surtout à ceux qui se sont crevés l'un ou l'autre œil de l'entendement ; car la métaphysique, c'est l'emploi direct de la raison. Il y faut aussi la leçon des sens avec les lumières de l'observation et de l'expérience. J'en conviens. Mais encore la Raison est au-dessus de tout ! Demandez à Gotomo ?

Je reviens à M. Tremeschini qui me demande pourquoi, dans le cours d'une démonstration, qui est du domaine de la physique, au lieu de citer Saint Paul, comme je le fais, je ne cite pas des noms de savants modernes faisant autorité, et il nomme Ampère, Faraday, Helmholtz, Grove, etc...

Bien que je ne veuille pas répondre à M. Tremeschini — qui me regarde, tantôt comme un rhéteur faisant de la rhétorique ou comme un mystique parlant le jargon de la métaphysique (ce qui, il me semble, m'autorise bien à ne pas lui répondre) — je me plais à dire pour les personnes que cela peut intéresser, d'abord que je cite Saint Paul, non pas comme faisant autorité en physique, mais sur la question de Dieu, parce que, initié à la *Gnose* évangélique, il comprenait Dieu à peu près comme je le comprends, tandis que je ne sache pas que nos physiciens modernes s'en soient beaucoup inquiétés jusqu'ici. Quant aux choses de leur compétence, je n'ai jamais négligé de consulter les spécialistes de la science, et, comme tout le monde, je fais le plus grand cas de ceux dont M. Tremeschini a cité les noms. C'est à l'un d'eux, Grove, l'auteur du livre si remarquable *De la Corrélation des forces physiques* que je dois ce que je sais sur cette question. C'est en lisant son livre, en 1857, que j'ai été mis sur la voie de ma conception de l'Univers. Comment ne lui en serais-je pas reconnaissant ? Cependant déjà à cette époque, j'avais de grands doutes sur la conception Newtonienne, et ces doutes, c'est Faraday qui m'avait appris à me les formuler clairement à moi-même. Le savant chimiste disait, déjà en ce temps-là, « qu'on ne s'expliquait pas facilement une force de gravitation subsistant en elle-même, sans relation aucune avec les autres forces naturelles et s'exerçant sans aucune dépendance de la grande loi de la conservation de la force. » Il ajoutait encore :

« C'est tout aussi invraisemblable que si l'on prétendait admettre un principe essentiel de gravité et de légèreté. La gravité ne peut être que le résidu (*résidual part*) des autres forces de la nature, comme Mossoti a essayé de le démontrer. Il n'est nullement probable qu'elle reste en dehors des lois qui régissent l'exercice de toutes les autres forces... » Qu'il me soit per-

mis, en passant, de faire remarquer qu'il n'a jamais été répondu à cette critique de l'éminent chimiste; la gravitation universelle reste toujours inexpliquée dans ses rapports avec les autres forces physiques.

Pour ma part, je n'ai jamais compris comment, en même temps qu'on faisait de *l'inertie*, le principal attribut de la matière, on pouvait donner à cette matière, sous le nom de gravitation « une *force attractive*, telle que « toutes les particules de matière s'attirent mutuellement en raison directe « des masses et en raison inverse du carré des distances! » Faraday, non plus, ne la comprenait pas, *cette force attractive*. « Cette idée de la gravitation, disait-il, *qui implique avant tout une action à distance*, me répugne, comme elle répugnait à Newton lui-même. » Et il la montrait comme incompatible avec le principe de la conservation de l'énergie et destinée à faire obstacle au progrès scientifique.

Je n'aime pas à parler de moi. Mais depuis que je m'occupe de philosophie, c'est-à-dire depuis une quarantaine d'années, je n'ai jamais négligé de me tenir au courant de *la science*, j'entends des sciences physiques et naturelles, sachant d'ailleurs que la science de l'homme et de la société (politique, économie, morale, religion, etc.) est inséparable de la science de la nature et de la vie. C'est ainsi que je n'ignore point le livre remarquable et fort instructif de M. Faye (de l'Institut) (1) où, ce savant, doublé d'un honnête homme, s'applique à démolir fort gentiment l'hypothèse de Laplace, tout en lui substituant une autre hypothèse qui n'est pas meilleure, parce que l'auteur n'est pas sorti de la donnée mécaniciste et n'a pas songé à faire intervenir la vie dans le Cosmos. Mais la partie critique du livre reste. Elle est juste et l'attraction Newtonienne ne s'en relèvera pas. Elle aura toujours sa place sans aucun doute dans l'explication de l'Univers. Les lois de la chute des graves ne seront en rien modifiées, mais on comprendra que la gravitation n'est que la force passive de la matière inerte et l'on reconnaîtra que la virtualité dynamique appartient à la vie, à l'intelligence; que le principe moteur et directeur est immanent dans les êtres et dans les mondes; qu'il est répandu dans tout l'Univers, et que c'est dans l'*unité universelle* qu'il se possède à l'état de perfection et de plénitude. C'est alors, et seulement alors, que l'esprit humain, maître de lui-même, commencera sciemment à prendre possession de son domaine terrestre et aura retrouvé DIEU.

CH. FAUVET.

(1). Le livre de M. H. Faye est intitulé :

De l'Origine du Monde. Théories cosmogoniques des anciens et des modernes. Paris, 1885. Gauthier-Villars.

PHOTOGRAPHIE TRANSCENDANTE DANS L'OBSCURITÉ (1).

La revue allemande *Psychische Studien* a publié le compte-rendu des recherches que le professeur Aksakow fit l'année dernière à Londres. La revue anglaise *Light* en a publié une traduction. Etant données l'importance du sujet, la valeur de l'expérimentateur, qui est, si je ne me trompe, professeur d'université et conseiller intime à la cour de Russie, je crois que nos lecteurs nous sauront gré, pour le progrès de nos idées, de les tenir au courant de ces faits si dignes de remarques au point de vue scientifique.

Dans le numéro de janvier de *Psychische Studien*, M. Aksakow suspend sa réplique formelle à M. Von Hartmann pour donner une relation de quelques expériences fort remarquables qu'il fit avec le concours de M. Eglinton, dans le courant de l'été dernier, à Londres.

Ayant entendu à Saint-Petersbourg M. Eglinton parler d'un cercle privé de Londres qui avait déjà obtenu de bons résultats en photographie transcendante, M. Aksakow rechercha et obtint une invitation dans le but de faire quelques expériences de cette espèce dans l'obscurité.

Les séances se tinrent dans la maison récemment bâtie d'un riche gentilhomme, propriétaire terrien en Gloucestershire. (M. Aksakow n'a pas la permission d'en publier le nom.) Le cercle était primitivement composé de trois personnes : l'hôte, son épouse et un monsieur de leurs amis. Ce fut cette invitation qui amena M. Aksakow à Londres. Les membres de ce cercle ne connaissaient les phénomènes médianimiques que depuis deux ans et n'avaient primitivement aucune intention d'expérimenter en photographie, aucun d'eux n'ayant la moindre notion de cet art. Mais, à l'une de leurs séances privées, ils reçurent une communication qui leur apprit que leurs facultés médianimiques étaient particulièrement favorables à la production de photographies d'esprits et que, s'ils se procuraient les appareils nécessaires, on leur indiquerait la manière de procéder. Ceci fut fait et, suivant les instructions des opérateurs invisibles, la première photographie transcendante fut obtenue dans ce cercle le 22 avril 1886 ; avant que M. Aksakow vint à Londres, huit photographies avaient déjà été obtenues et quelques-unes d'entre elles, dit-il, étaient d'une éminente beauté.

« Je procède maintenant, dit M. Aksakow à la description de mes propres expériences ; elles eurent lieu deux fois par semaine dans la maison du gentilhomme dont j'ai parlé, dans une petite chambre au troisième étage, mesurant 10 1/2 pieds de long sur 9 1/2 de large. La porte donnait sur un corridor et la fenêtre ouvrait sur une cour. Les volets furent fermés et

1) Les sciences mystérieuses, n° du 10 juin 1887.

devant la fenêtre l'on pendit deux draperies de laine fixées à l'aide de petits clous.

La première séance eut lieu le 21 juin au soir : l'hôte, sa femme, leur ami, Eglinton et moi-même, en tout cinq personnes, nous nous assimes autour d'un petite table. Bientôt Eglinton tomba en «trance» et au nom d'un de ses guides s'adressa à moi. En quelques mots, j'expliquai la nature et le but des expériences que je désirais. Il me fut répondu que les principaux guides d'Eglinton s'étaient déjà concertés avec ceux qui conduiraient les expériences photographiques du cercle et espéraient réussir. L'on me dit-en outre de prendre toutes les dispositions que je jugerais nécessaires pour m'assurer du caractère sincère du phénomène, de sorte que l'expérience ne puisse perdre de sa valeur en donnant prise à des objections contraires; que je devais m'armer de patience car, pour eux aussi, la tentative était nouvelle. D'autres instructions nous furent alors données pour un premier essai, mais, comme il ne produisit aucun résultat, il est inutile d'en parler.

La seconde expérience eut lieu le 23 juin et encore sans résultat. Nous vîmes dans l'obscurité des points lumineux comme des vers luisants, mais beaucoup plus grands. Au bout d'une demi-heure de séance on nous dit que cette fois encore il n'y aurait pas d'exposition, mais que l'on espérait réussir à la suivante ; le foyer devait se trouver à deux pieds du médium. Pour éviter tout malentendu je remarquai alors que mon objectif étant de prouver la réalité du phénomène de la matérialisation (1) si nous obtenions dans l'obscurité la photographie d'une forme que nous n'aurions pas vue auparavant, ce ne serait là qu'une photographie transcendante dans l'obscurité (2).

Il était conséquemment désirable que nous fussions premièrement à même de voir cette apparition dans l'obscurité au moyen de sa propre lumière; après avoir cessé d'être visible elle serait photographiée. Il me fut répliqué que c'était exactement ce que l'on avait l'intention de faire.

La troisième expérience eut lieu le 28 juin. Cette fois, conformément à la suggestion de notre hôte, j'apportai avec moi mes propres plaques sèches « Britannia » que j'avais achetées chez Marion, § Soho Square et dont la dimension correspondait avec celle de l'appareil de notre hôte qui était de 4×5 pouces. La séance commença à 9 heures 1/2 du soir. Nous demandâmes encore une fois les instructions nécessaires et, nous en inspirant, commençâmes l'expérience.

Le gaz fut éteint et l'on alluma une lanterne rouge dont la lumière

(1) Dans le but de rencontrer la théorie de l'hallucination du Dr Von Hartmann (Light.)

(2) Qui n'est pas nécessairement celle d'une apparition matérialisée comme celle qui pourrait être vue dans la lumière (Light.)

n'avait aucune influence sur les plaques sensibles. Je pris dans mon petit sac de voyage un **paquet de plaques** non employées et en choisis deux que je marquai ; notre hôte les mit devant mes yeux dans le châssis, j'emballai les autres dans un **morceau** de calicot noir et les mis dans mon sac. Nous allumâmes alors le gaz. Eglinton était assis sur une chaise, à deux pieds de la fenêtre ; notre hôte mit au point et Eglinton se couvrit lui-même avec les rideaux pendant des deux côtés de la fenêtre qui n'avait pas de retraite et ne laissait passer aucune lumière, Nous reculâmes la petite table, prîmes nos places et éteignîmes de nouveau le gaz.

Au bout d'environ quinze minutes une vive lumière commença à apparaître devant Eglinton, non pas comme à la dernière séance, des points lumineux s'allumant et s'éteignant soudainement, mais une lumière continue, ininterrompue qui semblait provenir d'un corps de cinq à six pouces de diamètre. Aucun contour soit de main, de figure ou de vêtement n'était visible. La lumière disparut et près d'Eglinton surgirent quatre coups, le signal pour découvrir la lentille, ce que fit notre hôte ; au bout de quelques secondes, encore quatre coups pour couvrir la lentille. Quelque temps après apparut une lumière beaucoup plus forte que la première, et, à sa disparition, nous entendîmes encore quatre coups pour la deuxième exposition. Je remarquai que par cette lumière nous n'avions vu aucune forme, à quoi « Joey » (un des guides d'Eglinton) répondit que nous devions nous armer de patience, que ce n'était qu'un premier essai et que c'était assez pour un commencement si nous étions parvenus à un résultat quelconque.

Peu après Eglinton revint à lui ; nous allumâmes la lanterne rouge et nous développâmes les plaques dans une solution préparée à l'avance. On ne trouva rien sur la première. Au centre de la seconde se montrait une plaque noire, signe évident d'un résultat. Après avoir terminé le lavage et allumé le gaz, sur la plaque où ma marque était visible, se voyaient en noir les contours d'une forme voilée, avec un turban sur la tête tenant dans la main quelque chose de sombre correspondant en position sur la plaque à la tache noire qui était apparue là. A en juger par une photographie mieux réussie cette tache représente le corps rond lumineux à l'aide duquel l'apparition matérialisée s'éclaire dans l'obscurité.

Mais cette fois nous ne vîmes pas de forme lumineuse. La séance se termina à dix heures. Il était très douteux qu'il fût possible de tirer parti d'un négatif aussi faible ; malheureusement notre hôte, par inexpérience, se hâta trop d'obtenir une épreuve positive ; la gélatine n'avait pas eu le temps de sécher ; elle adhéra au papier et le négatif fut abîmé.

La quatrième séance eut lieu le 30 juin et ne produisit encore une fois aucun résultat ; l'on nous dit simplement qu'il était inutile pour nous de

pousser plus loin nos recherches photographiques. Mais cette séance présenta un fait digne de remarque. Pendant que nous étions assis dans l'obscurité en attendant la production du phénomène, me sentant fatigué, je m'appuyai contre l'armoire qui se trouvait près de moi et fermai les yeux. « Joey » me dit immédiatement par l'intermédiaire du médium : « M. Aksakow, il me semble que vous vous êtes endormi. » Il était impossible à personne de voir mon attitude.

Nous tinmes notre cinquième séance le 5 juillet.

A quatre heures nous primes place dans la chambre préparée *ad hoc* et dans laquelle même pendant le jour régnait une obscurité complète ; le foyer fut mis au point à la lumière du gaz, puis nous éteignîmes celui-ci et allumâmes la lanterne rouge.

Dans le sac que j'avais emporté, je pris deux plaques et les marquai ; notre hôte les mit dans le châssis et celui-ci dans l'appareil. Eglinton s'assit devant la fenêtre et s'enveloppa de nouveau dans les plis des rideaux.

Nous nous replaçâmes comme aux séances antérieures dans les mêmes positions relatives, éteignîmes la lampe, et la place se trouva plongée dans une complète obscurité. Eglinton tomba bientôt en « trance » et commença à respirer lourdement, signe précurseur du phénomène. A sa droite, entre lui et moi, une étrange lumière commença à émerger le long de la fenêtre. Elle semblait provenir des rideaux sur un espace de cinq à six pieds de hauteur à partir du plancher et un pied de largeur. Cette lumière n'était pas entière, mais projetait comme des rayons à travers les plis des rideaux. Ceux qui se trouvaient en face du médium, non seulement voyaient cette lumière, mais aussi une autre semblable au côté droit du médium ; ces deux colonnes de lumière se réunissant au-dessus d'Eglinton formaient comme un arc au-dessus de lui. Après quelques secondes, la lumière disparut, et l'un des guides du médium nous dit par son intermédiaire, de joindre nos mains afin de donner plus de force au phénomène. Aussitôt qu'elles le furent une lumière grande et large apparut devant le médium. En la regardant attentivement, il était possible de distinguer un corps ovale lumineux de la grandeur d'un grand œuf de cinq pouces de longueur qui luisait d'une lumière régulière, pâle, jaunâtre, éclairant une masse ressemblant à de la gaze, brillante comme de la neige ou de l'argent.

Il semblait que quoique le médium tint cet œuf devant lui, aucune main cependant n'était visible. La lumière disparut, quatre coups retentirent pour découvrir la lentille et au bout de dix secondes se répétèrent pour la recouvrir. L'hôte toujours dans l'obscurité, retourna le châssis et exposa l'autre plaque. Une vive lumière apparut encore à la même place ; elle paraissait constituée d'une masse blanche, lumineuse et ondulante et sur ce

fond lumineux nous vîmes la **silhouette** sombre d'une main et de doigts en mouvement. Tout disparut ; **quatre coups**, une deuxième exposition, et les quatre coups de clôture.

Nous supposons l'essai **terminé**, mais l'on nous dit par l'intermédiaire du médium de préparer des **plaques** aussi rapidement que possible, car il restait encore beaucoup de **force**, et les conducteurs invisibles de l'expérience ne savaient pas si l'**exposition** avait été de durée suffisante ; le médium durant tout ce temps **restait** derrière les rideaux. Nous allumâmes la lanterne rouge ; je pris **deux nouvelles** plaques que je marquai ; dans ce cas, non seulement le médium n'avait évidemment pas touché les plaques, mais n'avait même pas **pu les voir** ; quand elles furent placées nous éteignîmes la lanterne. La même **lumière** étrange réapparut pour quelques secondes, elle apparaissait à travers les rideaux de droite et de gauche d'Eglinton ; elle disparut ; nous vîmes alors une masse de gaze lumineuse à plis pendants de près d'un pied de diamètre et dans le milieu la silhouette noire d'une main et de doigts mobiles. Tout disparut dans une obscurité complète ; les coups frappés surgirent, mais l'exposition fut deux fois plus longue que la première fois. Le même phénomène lumineux réapparut encore, puis l'obscurité, les coups **une nouvelle** exposition aussi longue que la précédente.

Quand le médium revint à lui, nous allumâmes la lanterne rouge, et procédâmes au développement des plaques. Nous commençâmes par les deux **premières** qui avaient été enlevées du châssis et mises de côté. Sur la première il n'y avait rien, de même sur la seconde et la troisième, mais sur la quatrième se montrait un résultat. La première apparence consistait en une place noire au milieu de la plaque, mais qui bientôt apparut d'une manière de plus en plus distincte être une main voilée !... La satisfaction fut générale et le conducteur invisible de ces expériences y prit part au moyen de forts coups frappés sur le plancher ! La séance finit à dix heures.

Quelques jours plus tard notre hôte fit l'épreuve positive et réussit parfaitement. La photographie représente une main voilée ; sur le bras un voile blanc se trouve plissé couvrant le bras des deux côtés et descendant jusqu'au plancher sur la main, et dans le voile les ombres formées par les plis sont parfaitement visibles, elles paraissent dues à la lumière venant d'un seul côté seulement. Mais cette clarté ne frappe que la main et le voile, car il n'y a plus rien de visible sur le fond noir de la photographie, ni du médium, ni des rideaux, ni des autres objets qui se trouvaient dans la chambre près du médium. Dans le coin droit se voyait ma marque : A. A. (A suivre.)

HISTOIRE NATIONALE DES GAULOIS

(Voyez *Revue spirite* du 15 juin 1887).

Maintenant que nous connaissons le caractère, les mœurs et les croyances de nos pères, voyons avec nos auteurs comment ils se comportèrent pendant les péripéties de la lutte que Vercingétorix soutint contre les légions romaines. César avait médité et préparé de longue main la conquête des Gaules. Dévoré d'ambition, peu scrupuleux sur le choix des moyens à employer pour arriver à ses fins, il s'était dit qu'une armée forte et dévouée capable de briser toutes les résistances, et de nombreuses richesses à l'aide desquelles il pourrait se faire des partisans et acheter les consciences vénales, étaient les deux instruments indispensables à la réalisation de ses projets de dictature. Aussi après avoir formé le premier triumvirat avec Crassus et Pompée, il agit par les intrigues et la corruption jusqu'à ce qu'il eût obtenu de se faire donner le commandement de la Gaule transalpine. Il savait que les Gaulois possédaient d'immenses richesses et d'un autre côté, ses légions ne pouvaient manquer de s'aguerrir en combattant ces guerriers intrépides dont les ancêtres avaient autrefois fait trembler la future dominatrice du monde. Le plan du Proconsul était donc tout indiqué, il consistait à surveiller de près ce qui se passait chez les voisins des provinces qu'il administrait; il connaissait très bien l'organisation politique et l'esprit particulariste des chefs, source permanente de divisions et de rivalités entre les diverses tribus. Il espérait qu'à l'aide d'espions bien payés et dévoués à sa cause, il serait tenu au courant des circonstances qui lui permettraient d'intervenir en temps opportun dans les affaires intérieures du peuple dont il méditait l'asservissement.

La fortune ne tarda pas à fournir à César l'occasion qu'il désirait si ardemment voir surgir. Les Helvètes, pour échapper à la rigueur de leur climat, firent invasion sur le territoire des Santons, et César, sous prétexte que le voisinage de ces barbares était dangereux pour la République, prit le fait et cause des Santons; fondant à l'improviste sur les envahisseurs, il les tailla en pièces, et certaines peuplades gauloises assez naïves pour croire que le général romain avait agi dans leur intérêt, ne se cachèrent pas pour triompher de la défaite des Helvètes, et remercier César de son intervention. Plus tard, le roi des Germains Ariowist ayant attaqué les Eduens, le Proconsul intervint une seconde fois et força les hordes du roi barbare à repasser le Rhin. Une autre fois, ce furent les Belges que César battit avec l'aide des Eduens, et l'influence de Rome ne manqua pas de s'accroître à la suite de ces victoires qui, en apparence, devaient profiter à la patrie gauloise.

Vercingétorix, toujours en exil, observait de loin les menées de César, et son patriotisme éclairé lui montrait d'avance les conséquences funestes de cette immixtion trop souvent répétée du général romain dans les affaires intérieures de la Gaule. Il voyait aussi que les Druides semblaient prendre ouvertement parti pour le Proconsul. Divitiac, leur chef, alla jusqu'à guerroyer contre les Belges, bien que les usages et les traditions religieuses défendissent aux membres du clergé de porter les armes. Mais, comme nous l'avons vu plus haut, les prêtres de tous les temps et de toutes les religions se préoccupent fort peu des sentiments patriotiques, pourvu que leurs intérêts soient sauvegardés, et ceux de la Gaule cherchaient uniquement à maintenir leur prépondérance, source d'honneurs et de richesses, dussent-ils, pour la conserver, solliciter l'appui de l'ennemi le plus implacable de la patrie.

Vercingétorix, peu au courant des événements qui se passaient à Rome, ne sut pas prévoir que la désunion ne tarderait pas à se mettre entre les triumvirs, et il commit la faute de se presser trop d'attaquer son puissant adversaire. Il est très probable que l'issue de la lutte aurait été tout autre s'il avait eu la prudence d'attendre le jour, peu éloigné, où César aurait été obligé de ramener des Gaules une partie de son armée pour soutenir ses partisans à Rome et l'opposer aux légions de Pompée. Il faut dire toutefois, à la décharge du jeune héros gaulois que, connaissant le tempérament impressionnable et versatile de ses compatriotes, il dut choisir pour les grouper contre César le moment *psychologique* où les intrigues, les crimes et les injustes attaques du Proconsul avaient soulevé contre lui l'animadversion générale. S'il avait laissé se calmer cette excitation des esprits, il peut se faire que ses tentatives de soulèvement et de concentration des forces gauloises contre les armes romaines auraient malheureusement échoué. Aussi se mit-il à l'œuvre avec toute l'ardeur et l'entrain qui étaient la marque distinctive de son bouillant caractère. Il profita du moment où César était allé à Rome surveiller ses intérêts pour grouper autour de lui quelques guerriers déterminés. A leur tête, et après une première tentative infructueuse, il parvint à s'emparer de Gergovie, capitale des Arvernes ; son premier acte fut de chasser Gobanition, son oncle, chef de la faction particulariste, et de se faire nommer *Pen-Trien* ou chef suprême par ses compatriotes. Afin d'éviter que les autres peuplades ne prissent ombrage, il envoya un message aux confédérations les plus puissantes, tels que les Sénonais, les Turons, les Aulerques, les Parisiens, les Cadurques, les Andécaves, les Lémovices, les Andes, les invitant à se joindre à lui pour résister ensemble à l'ennemi commun, et faisant un chaleureux appel à l'esprit de concorde et de solidarité patriotiques.

Avec une puissance d'organisation vraiment merveilleuse chez un tout

jeune homme, Vercingétorix sut rallier à lui toutes les tribus mécontentes. Il fixa le contingent de soldats que chacune devait lui fournir et s'assura de leur fidélité en se faisant remettre des otages. Il s'appliqua ensuite à aguerir et à discipliner son armée, à former un corps puissant de cavaliers pour harceler l'ennemi et se transporter avec toute la rapidité possible tantôt sur un point, tantôt sur un autre, afin de surveiller ses opérations et de masquer celles de sa propre armée. C'était un véritable génie que notre jeune compatriote devançant de plusieurs siècles la tactique que les Allemands devaient plus tard employer d'une façon si désastreuse pour nous dans la fatale campagne de 1870.

Le plan du Pen-Tiern était habilement conçu : il consistait à ouvrir les hostilités pendant l'hiver, alors que César était occupé à Rome; ses lieutenants auraient plus de difficultés à mettre en mouvement, à cause de la saison, toute une armée traînant à sa suite le matériel de siège et tous les *impédimenta* inséparables d'une pareille agglomération de soldats. De plus, il voulait diviser les forces de ses adversaires et tandis qu'il lançait son lieutenant Luctère avec un corps d'armée important contre la Gaule narbonnaise, lui-même attaquait la peuplade des Bituriges, alliée de Rome, et dans laquelle il y avait un fort parti déterminé à soutenir l'insurrection nationale. Pendant que César serait occupé à se défendre contre Luctère, il espérait battre les Bituriges, s'emparer de leur capitale, rallier à son armée les guerriers que son triomphe ne manquerait de gagner et marcher ensuite avec ce surcroît de forces contre les Eduens, autres alliés des Romains, pour les écraser avant l'arrivée de César.

Un froid compte-rendu ne pourrait que donner une idée affaiblie des émouvantes péripéties de cette lutte acharnée où la discipline inflexible des légions romaines et la fortune insolente de César devaient avoir raison de la résistance désespérée de nos aïeux. Il faut lire dans l'œuvre que nous analysons le récit entraînant des efforts surhumains que fit le jeune chef gaulois pour mettre la victoire du côté de la bonne cause. Il faut voir comment, entouré de pièges par les espions de César, en butte à tout moment aux accusations de ses rivaux qui ne manquaient pas de crier à la trahison chaque fois que le sort des armes lui était contraire, il poursuivit jusqu'au dernier moment la généreuse entreprise de délivrer sa patrie, sans se laisser décourager par les revers, sans fléchir devant la calomnie, toujours le cœur haut et prêt à donner sa vie pour son pays et même à abandonner le commandement à un plus digne et plus capable s'il en était parmi ses compatriotes. C'est que c'était un noble cœur, ce jeune héros de trente ans qui tint un moment en échec la plus vaillante armée de Rome et fut près de triompher du plus habile homme de guerre de l'antiquité!

Nous ne saurions résister au plaisir de reproduire une page de l'ouvrage de MM. Bosc et Bonnemère dans laquelle ils mettent en parallèle le caractère et la moralité des deux adversaires. Il nous a paru qu'à titre de protestation en faveur du droit contre la force, les auteurs ont fait œuvre utile et réconfortante en dressant l'image radieuse du vaincu en face de son vainqueur que l'histoire, malgré ses succès, a flétri du nom de tyran et de destructeur de sa patrie.

(Page 195). — « Ce livre étant, dans son ensemble, un long parallèle entre « César et Vercingétorix, qui à nos yeux, symbolisent admirablement Rome « et la Gaule, nous croyons que le moment est venu de les comparer l'un à « l'autre au sujet de leurs idées philosophiques. César ne croyait point à « l'immortalité de l'âme, ce qui scandalisait fort le vertueux Caton. A pro- « pos des partisans de Catilina que le Sénat voulait condamner à la peine « capitale, César dit pleinement et en pleine séance que la mort met fin à « tous nos biens et à tous nos maux.

« Sa doctrine était celle que devait suivre plus tard le roi Louis XV : « Après moi le déluge ! »

« Vercingétorix, lui, avait une foi profonde dans la divinité, maîtresse « du monde, dont les pères de sa race avaient apporté le culte en Gaule des « hauts plateaux de l'Asie. Il croyait que tout ne finit pas avec la vie, et que « l'âme va revivre ailleurs. Vercingétorix n'avait pas d'étoile. Il avait par « contre une règle de conduite : le devoir ; un idéal sublime : la grandeur « et la liberté de la patrie.

« César n'agissait que dans son intérêt personnel. Vercingétorix ne son- « geait qu'à la nation tout entière. Il eut, sans contredit, cédé le comman- « dement suprême à un plus digne que lui, s'il se fût rencontré.

« César, dans une bataille qu'il croyait perdue, et où le sort vers la fin de « la journée tourna en sa faveur, eut un moment la pensée de se tuer. « Certes, il ne songea pas un seul instant qu'il pourrait peut-être, en se li- « vrant, fléchir son vainqueur. Le lendemain de la prise d'Alésia, Vercin- « gétorix fut trouver César dans son camp, sachant qu'en agissant de la « sorte, il servait encore les Gaules. Il supporta avec une constance admirable « un martyre de six années que César n'eût jamais pu endurer. Notre héros, « en mourant, avait la ferme espérance de renaître, et de renaître sans « doute pour venger sa patrie.

« Vercingétorix succomba donc ; mais, par sa noble conduite, il laissa un « sublime exemple aux générations à venir ; malgré tous les indices qui lui « prédisaient l'insuccès, malgré les sombres pressentiments qui l'assaillaient, « il ne fléchit pas un instant dans l'accomplissement de son œuvre ; il avait la « foi, il avait une inébranlable confiance dans le succès final de la cause de la

liberté et de l'affranchissement des peuples. Il ne lui fut pas donné de voir dans cette existence la réalisation de ses plus chers désirs. Mais dans la sombre prison de Rome, même au milieu des tortures physiques que lui infligeait la froide cruauté de son vainqueur, il dut être réconforté par les *voix* qu'il avait entendues dans son enfance, comme Jeanne d'Arc, cette autre martyre de son attachement à la patrie, devait plus tard en entendre elle-même. Non ! la prise d'Alésia n'était pas la fin de la Gaule, et on nous permettra de citer encore ces quelques lignes de l'œuvre saine et fortifiante de MM. Bosc et Bonnemère

(Page 195, *in fine*). — « L'historien Mommsen, en parlant de la prise d'Alésia, s'écrie qu'elle marqua la chute définitive de la Gaule. Elle fut : « *Finis galliæ*. Le brenn des Arvernes ne crut jamais que le pays qu'il avait « si tendrement chéri devait être rayé du nombre des nations, et il avait « raison.

« Les Gaules ne sont pas détruites puisque la France est debout ! La victoire de César, la longue domination romaine n'ont jamais laissé d'empreinte sensible sur notre caractère national. Qu'on lise les descriptions « que les auteurs latins et grecs ont fait de nos pères ! On sera frappé de « voir que tous les traits rapportés par eux s'appliquent encore à merveille « à nous autres Français..., etc. »

Nous conseillons à tous nos amis de lire ces pages empreintes du plus pur sentiment patriotique. Par le temps de scepticisme et l'affaissement moral que nous traversons, cette histoire de nos pères est pour nous comme une leçon que les morts donnent aux vivants à travers les siècles. Comme la Gaule au temps de Vercingétorix, la France est aujourd'hui en butte à des dangers imminents qui la pressent de toutes parts. Comme alors, un ennemi nous guette qui médite la destruction et l'asservissement de notre patrie. Il ne peut nous pardonner les pensées généreuses et les projets de relèvement social et de régénération des peuples qui éclosent parmi nous comme une magnifique floraison promettant pour un avenir prochain la moisson la plus abondante. Mais tous les intéressés aux anciens abus sont opposés à la réalisation de ces réformes humanitaires, et peut-être plutôt que de renoncer à leurs privilèges se feront-ils, comme autrefois, les complices de nos plus mortels ennemis. Comme dans les plus sombres époques du moyen âge, nous voyons l'autel se rapprocher du trône. Une ligue souterraine s'organise contre toutes les idées de progrès et de justice sociale. Il y en a qui rêvent encore de faire reculer le monde en s'appuyant sur la force brutale. La France a la sublime mission de déjouer toutes les intrigues, d'empêcher ces noirs projets d'aboutir. Comment y réussira-t-elle ? Ce n'est pas à notre avis en recourant à la violence, comme elle l'a fait trop souvent.

Souvenons-nous de la parole du Christ : « La patience vous rendra maîtres. » Oui, la patience et le dédain pour toutes les provocations, c'est la meilleure ligne de conduite que nous puissions adopter. Le temps et les circonstances feront le reste ; et peut-être nous sera-t-il donné d'obtenir, sans effusion du précieux sang français, la réalisation de nos justes revendications. Dans une circonstance récente, en présence d'un incident qui était comme la violation brutale de toutes les convenances internationales, le peuple français a donné un grand exemple de calme et de sang-froid. Persévérons dans cette attitude et soyons assurés que finalement le dernier mot appartiendra au droit et à l'équité.

CÉPHAS.

DE L'AVENIR DES RELIGIONS.

(Voir la *Revue Spirite* du 1^{er} juin 1887.)

Jusqu'à notre époque les diverses religions n'ont pu se maintenir, parce que toutes reposaient sur des bases [fabuleuses ou légendaires qui n'ont pu être prouvées par aucun fait manifeste. Et à mesure que les peuples se sont éclairés, ils ont laissé leur vieille religion pour en prendre une nouvelle plus appropriée à leurs lumières. Ainsi les fables poétiques du paganisme grec n'ont pu se maintenir en présence de la doctrine chrétienne basée sur le vrai ; il en fut à peu près de même pour le Judaïsme légendaire qui fut remplacé par le Christianisme.

Quant au Protestantisme, il est basé sur l'esprit évangélique, mais il en a accepté certains récits légendaires ou exagérés provenant du fanatisme des premiers chrétiens ; et il ne peut pas démontrer sa doctrine par des faits probants ; car il n'admet ni les miracles postérieurs aux apôtres, ni les phénomènes spirites. Il en résulte que le zèle religieux des nations protestantes semble se refroidir, à en juger par les doléances des journaux protestants. Mais ces nations, concernant leur esprit de morale et de famille, se montrent généralement disposées à soutenir leur religion qui ne choque nullement leurs instincts naturels, et leur laisse une grande latitude pour établir leurs croyances religieuses, lesquelles trouvent à se satisfaire dans leurs différentes sectes ; celles-ci sont bien plus une chance de vie qu'une chance de mort pour le protestantisme qui n'impose pas ses dogmes religieux sous peine d'excommunication comme l'Eglise romaine, et qui par la libre pensée s'acheminera vers une religion nouvelle plus éclairée et plus libérale.

Si les peuples protestants depuis deux siècles ont plus progressé en stabilité, en science, en puissance et en richesses que les peuples catholiques, ils le doivent moins à leur zèle religieux qu'au libre examen qui a plus développé en eux le jugement et l'esprit d'observation que l'imagination et le

sentiment ; et si ces peuples sont moins artistes et moins aimables que les catholiques, ils sont plus judicieux, plus calmes ; ils comprennent mieux leur devoir et la loi du travail et savent mieux user de la liberté ; ils ne gaspillent pas leurs ressources en guerres et en révolutions improductives ; en somme leur caractère s'adapte mieux aux difficultés et complexités des temps modernes.

Quant au catholicisme il a accepté comme dogmes indiscutables le contenu des évangiles et toutes les décisions de l'Eglise romaine ; il prétend appuyer sa doctrine par de nombreux miracles passés et actuels, et par une argumentation plus sophistiquée que sincère ; les soi-disant miracles passés ne pouvant pas être contrôlés ne sont pas des preuves acceptables. Quant aux prétendus miracles actuels, ils ne sont point probants, car ils ne dépassent pas les phénomènes du spiritisme et du magnétisme dont ils peuvent provenir, pouvant être provoqués par l'état cataleptique ou extatique de certains catholiques contemplatifs. En conséquence, l'Eglise romaine ne pouvant prouver ni par des faits valables, ni par des raisons sérieuses l'origine divine de ses dogmes bizarres, puérils et invraisemblables, nous pouvons parfaitement les considérer, du moins pour la plupart, comme un produit de l'imagination des hommes, ce qui sape le catholicisme par la base.

Le spiritisme se présente d'une manière bien différente ; il ne s'appuie, ni sur un passé fabuleux ou légendaire, ni sur des dogmes fabriqués ; il s'appuie sur de nombreux phénomènes actuels qui confirment la morale évangélique, mais non les dogmes de l'Eglise romaine. Cet immense avantage sur les autres religions lui assure l'avenir, car les connaissances modernes rejettent les fables et les légendes ; moins crédules que les anciens, nos contemporains demandent des faits, le spiritisme leur en donne. Mais beaucoup de gens, même des spirites, prétendent que depuis 25 ans la doctrine spirite ne fait pas de progrès, que les communications des esprits sont toujours vagues, fugaces et parfois contradictoires, qu'il est probable qu'elles ne seront jamais plus lucides, Dieu ne voulant pas plus nous initier aux mystères d'outre-tombe dans l'avenir que dans les temps passés. Nous leur répondrons que depuis trente ans les communications spirites ont un caractère explicatif et général qu'elles n'avaient jamais montré auparavant. Ce spiritisme nouveau s'est répandu comme le christianisme primitif malgré leurs nombreux points obscurs. Cette diffusion rapide, malgré de fortes oppositions, indique que tous deux répondent à un besoin de l'humanité propre à leur époque, ce qui prouve en leur faveur ; mais de toutes les doctrines religieuses, le spiritisme est celle qui choque le moins la raison. Tous deux se sont présentés dans des circonstances analogues : le christia-

nisme au déclin du paganisme et du judaïsme, le spiritisme au déclin du catholicisme et probablement des autres vieilles religions. Cette double coïncidence ne semble pas fortuite, mais due à une influence divine. Toutes les sciences qui ont rapport à la matière ne cessant de progresser dans ces derniers siècles, il n'y a rien d'étonnant à ce que les connaissances psychiques progressent à leur tour.

Enfin les phénomènes spirites sont assez manifestes et importants pour qu'ils méritent d'être sérieusement étudiés et autant que possible régulés ; l'avenir de l'humanité peut en dépendre.

Jusqu'à présent les études spirites ont été faites trop isolément ; l'esprit d'ensemble leur a complètement manqué ; de là sont ressorties des opinions diverses sans cohésion entre elles et parfois contradictoires. En outre les premiers spirites émerveillés des phénomènes étranges et nouveaux qu'ils obtenaient se sont empressés de les proclamer avec excès de zèle et de confiance ; et d'après des communications insuffisantes et non contrôlées, ils ont établi divers systèmes métaphysiques manquant de base solide et d'unité de vue, lesquels sèment le doute parmi les néophytes. Il ressort de là que l'étude du spiritisme doit être reprise par la base avec plus de méthode et d'ensemble, il faut organiser des écoles de Médiums souvent réunies et dirigées dans le même sens.

Il s'établit ainsi des rapports intimes et réguliers entre les médiums et les esprits. L'essentiel est de produire des phénomènes probants qui convainquent les néophytes, puis d'obtenir autant que possible des esprits des communications précises qui nous permettent de déterminer la métaphysique du spiritisme.

(A suivre.)

AMY.

MANIFESTATIONS A LA VERA-CRUZ (MEXIQUE).

Rue Reforma, 26, à la Vera-Cruz, un fait curieux s'est passé : M^{me} Mathilde C..., très incrédule, couchée sur son lit et ne dormant pas, voyant un personnage se diriger vers elle, crut à un rendez-vous donné par ses deux demoiselles. Inquiète, elle le vit soulever son moustiquaire, faire une grimace et se retirer en parcourant la maison avec rapidité. La dame se leva et ses deux demoiselles très émues par le bruit de cette course insolite, demandaient anxieusement ce dont il s'agissait. La mère, furieuse, répondit que cet individu était venu pour leurs beaux yeux, ce dont elles se défendirent avec énergie. C'est donc pour moi, répondit la mère ? en tout cas il y a un homme dans la maison et je vais lui dire son fait.

A l'aide d'une lampe, elle chercha vainement ; les portes sont ouvertes,

dit-elle ? Elle les trouva fermées solidement. Rien sous les lits, rien dans la maison, la nuit se passa en propos, en raisonnements à perte de vue. Pour le voisinage, on tint le fait secret.

La nuit suivante, la mère prit toutes sortes de précautions ; à la même heure que la veille, le personnage arriva, renversa les lits, courut partout, follement, tint la famille sur pied, celle-ci l'entendant toujours à côté de la pièce où elle le cherchait ; il riait et se moquait. On cacha encore soigneusement cette singulière aventure, mais on avait peur.

La troisième nuit, à la même heure, on jetait des pierres dans la maison qui était ébranlée, on cassait les meubles et les objets qui les couvraient.

Il fut décidé de me faire une visite, un spirite pouvant seul connaître de ces faits si extraordinaires ; je leur expliquai qu'un esprit seul faisait ce tapage pour obtenir qu'on l'évoquât et calmât ses souffrances ; cela fut fait avec exactitude et les manifestations cessèrent complètement, à partir de fin mars 1886 ; la mère, pour m'exprimer sa vive reconnaissance, voulait me marier avec l'une de ses filles, ce que je refusai avec empressement.

L'esprit, pour obtenir ce qu'il désirait, avait fait naître la discordance dans cette famille ; non seulement il avait réussi à se faire évoquer, mais il avait semé le spiritisme dans un bon terrain.

Dans la rue Della Contesa, n° 30, le fait suivant attira l'attention des autorités et des habitants de la Vera Cruz : une repasseuse lissait son linge blanc, à 8 heures du soir ; son fourneau était placé sur le pas de sa porte ; son fer étant refroidi, elle voulut en prendre un autre et constatant que des ordures couvraient le fourneau, elle interpella sa voisine de face, laquelle déclara n'avoir rien fait qui pût la blesser ; en somme les deux femmes se dirent des invectives, et la blanchisseuse bâtit sa voisine, rudement.

La nuit suivante, d'autres ordures plus laides que la veille, couvrirent la porte de la blanchisseuse : celle-ci s'élança sur sa voisine, et l'eût tuée si on ne la lui eût arrachée des mains.

Le troisième soir, à 7 heures, des pierres tombaient dans la cour de la blanchisseuse ; vainement on chercha leur provenance. Le quatrième jour, elles tombèrent sans interruption de 7 à 10 heures du soir. Le cinquième jour, la police avisée, envoya le commissaire et des agents ; la cour et la rue étaient remplies de curieux ainsi que les balcons et les toits, ce qui n'empêcha point les pierres de tomber, et le sixième elles tombèrent pendant tout le jour et la nuit, ce qui obligea le commissaire à placer ses agents à certaines distances pour refouler les curieux ; les pierres étant chaudes, brûlantes au toucher, l'on imagina qu'elles provenaient d'une grande boulangerie, placée à une assez grande distance ; le maître boulanger fut mis en prison et ses ateliers gardés à vue malgré ses protestations. Au bout de

deux jours il fut relâché, les pierres tombant quand même, mais il dut déposer une somme d'argent pour que sa boulangerie ne fût pas fermée.

Les voisins maudissaient les boulangers et demandaient qu'ils fussent châtiés et mis en prison : on disait ce sont les esprits qui jettent des pierres ; cela se peut, répondait-on, mais les garçons boulangers les font chauffer. Ce phénomène dura pendant quinze jours, après lesquels ces apports de pierre eurent lieu, immédiatement, à la Vera-Cruz, avenue de Cortès, n° 6, avec les mêmes phases ; la police était sur les dents.

La repasseuse était médium inconscient ; en évoquant l'esprit tapageur, elle lui eût rendu le service qu'il demandait ; si elle eût connu le spiritisme, elle n'eût point invectivé et fustigé sa voisine bien innocente de tous ces tracas.

En somme, chacun, devant l'impuissance de la police, a pensé sérieusement que les esprits seuls étaient la cause de tous ces bruits et de ce trouble ; le spiritisme en a recueilli le bénéfice. Désormais on sait, sciemment, que les âmes des morts peuvent se manifester et que, pour frapper l'imagination des ignorants, elles emploient des moyens grossiers capables de les émouvoir et les forcer à méditer.

DE LAGRANGE.

REPONSE A M. VIGNON

Dans le numéro du 15 mai de la *Revue spirite* (p. 307), M. L. Vignon a fait allusion à une polémique engagée l'année dernière — à propos des phénomènes observés par M. W. Crookes — entre la *Société atmique* et moi. M. Vignon, auquel la raillerie semble familière, rappelle un débat qui, avant lui, dit-il, a été si bien résolu par un savant spirite.

S'il suffisait de quelques phrases ironiques pour résoudre les grosses questions étudiées, en ce moment, par nous tous, M. Vignon triompherait bien vite. Malheureusement ces phrases ne prouvent qu'une chose : la délicatesse de touche de celui qui les lance. Elles donnent à penser aussi, comme le fait remarquer avec raison la rédaction de la *Revue*, dans un autre article de ce même numéro « que la valeur des mots mal interprétés » pourrait bien être « la seule cause des divergences qui séparent des hommes faits pour s'estimer et pour s'entendre ».

Peut-être, si nous sommes faits pour nous estimer — ce que je crois — finirons-nous par nous entendre, — ce que j'espère. En attendant, comme je place la recherche de la vérité au-dessus des traits atmistes ou autres qui peuvent atteindre mon amour-propre, et comme j'estime, en outre, que les meilleures polémiques sont celles où l'on ne s'écarte pas du terrain choisi tout d'abord, je vais revenir sur la question traitée l'année dernière, mais

seulement pour citer, sur le phénomène des *matérialisations*, l'opinion d'un homme des plus compétents. Je veux parler de M. Russell Wallace. Voici ce qu'il disait dans le *Banner of Light*, de Boston, du 21 novembre 1882 (1) :

« Ma conviction, nettement délibérée, est celle-ci : J'accepte la réalité de ces phénomènes, dont, personnellement, j'ai été le témoin ; comme ils sont relatés par une foule d'observateurs compétents, je déduis de ces comptes rendus la *connexion matérielle et spirituelle, évidente et étroite, de la forme et du médium*.

« Non, le fait d'une personne qui saisit la forme et trouve le médium n'est pas et ne peut pas être une preuve de fraude ; elle est, selon toute probabilité, *l'effet naturel et inévitable de cette idée préconçue : de vouloir tenir à part deux êtres qui sont réellement un, qui ne peuvent être séparés brutalement, sans danger pour le corps humain, dont l'organisation anormale four- nit la matière pour la MATÉRIALISATION TEMPORAIRE de ces merveilleuses existences*.

L'article, qui avait été traduit par M. Van de Ryst, est très long. Cependant comme M. L. Vignon recommande malicieusement la lecture de la polémique de l'année dernière aux spirites, je prends la liberté de recommander aussi, à lui-même et aux atmistes, la lecture tout entière du travail de M. Wallace.

Peut-être ces messieurs reconnaîtront-ils alors que ceux qui, comme moi, se servent des mots : *forme fluïdique matérialisée*, en parlant des apparitions de *Katie King*, sont en bonne compagnie, puisque M. Wallace appelle lui aussi *formes matérialisées* celles que l'on observe dans les expériences du même genre ; qu'il admet la *matérialisation temporaire* de ces *merveilleuses existences* ; enfin qu'il semble considérer que « les plus grands mystères d'un univers inconnu » ne peuvent être traités « comme de simples questions de mécanique terrestre ». Ce qui m'amène à conclure, à mon tour, que la chimie et la physique *terrestres* peuvent très-bien être *mises en défaut* par ces mêmes grands mystères, et qu'il serait peut-être plus intéressant de chercher avec nous à les connaître que de jouer sur les mots dont nous nous servons pour les qualifier.

ALEXANDRE VINCENT.

LES RÉFLEXIONS DE MARIE.

AVANT-PROPOS.

MÉDIUM L. F. Je suis un esprit d'un ordre particulier. J'ai habité la terre, où, dans ma dernière existence, j'ai vécu heureuse, quoique souffrante, auprès d'un homme de bien, charitable et doux, qui m'a aimée autant qu'on

(1) Voy. *Revue spirite* de décembre 1882, p. 398.

le peut ici-bas et avec lequel j'ai travaillé à la grande œuvre de l'émancipation humaine.

Que ce penseur aimé, qui me lira, je le sais, reçoive donc ici une nouvelle preuve de mon profond attachement et de la continuation de cette rêverie affectueuse dans laquelle nous nous plongeons tous deux en étudiant les grands problèmes de la vie.

Il me reconnaîtra, je l'espère, dans les quelques pages qui vont suivre.

Qu'est-ce que l'homme ? Quels sont ses devoirs dans la société ? Où ira-t-il en quittant ce monde ? Quels sont les systèmes divers qui correspondent à ses pensées et à ses actes ?

Nous envisagerons successivement tout cela, sans prétention mais avec la fermeté d'une âme sûre d'elle-même, certaine de l'existence de Dieu et assurée aussi que le progrès de l'humanité la conduira au bonheur par la morale et la vertu.

Comme l'esprit de Carita, cette bonne mère dont nous venons d'écouter les conseils avec recueillement, nous croyons que la vérité n'a rien de commun avec les systèmes personnels et ambitieux des grands pontifes modernes.

La vérité est simple et une. Elle vient de Dieu et s'affirme dans la nature et en nous-mêmes. Cependant, quelques penseurs ont entrevu le vrai. A ceux-là, nous emprunterons quelque chose et nous nous tournerons surtout vers l'ami cher dont nous avons parlé et qui travaille en silence depuis tant d'années pour le bonheur de l'humanité.

Nous lui dirons de faire rayonner son âme vers nous, afin que nos intelligences et nos cœurs se confondant, nous puissions jeter ici quelques-unes des idées qui vont éclore en abondance dans son œuvre.

Et maintenant, mon cher poète, puisque vous voulez bien me servir de secrétaire, à nous deux. Je vous demanderai de me prêter le concours de votre poésie innée et admiratrice du Tout-Puissant, je puiserai en vous l'expression propre, le style, et je vous donnerai en échange les pensées d'un esprit mûr qui a souffert et longtemps médité.

A l'œuvre ! et que Dieu nous assiste.

MARIE.

I. L'HOMME. — La science et la poésie peuvent se donner la main ; celle-ci élève l'âme, celle-là la rassure par la présence éternelle du vrai. Le vrai et le beau, tels sont les deux côtés de l'idéal que nous entrevoyons.

Les hommes de science, les mathématiciens de la pensée rendent à l'humanité cet immense service qu'ils l'habituent à l'analyse et à la synthèse ; les hommes de poésie lui rendent cet autre important service qu'ils débalaient le chemin à parcourir des ronces et des pierres qui l'encombrent.

Ils sèment sur la route bénie de l'idéal les fleurs qu'on aime à voir et dont on respire le parfum avec délice. La science est froide sans la poésie ; celle-ci sans la science est inféconde et se perd dans le vague et l'inopportunité.

Courage donc, poètes et philosophes. Votre tâche commune, vos communs efforts peuvent seuls donner à l'humanité l'espoir qui lui est si nécessaire. Unissez vos élans, vos aspirations, vos rêves. Unissez votre amour et votre foi, votre raison et votre expérience pour triompher du mal et dissiper l'obscurité qui vous environne encore sur cette terre.

J'ai dit que je verrais l'homme, ses vices, ses malheurs. J'ai dit que je rechercherais dans son histoire la trace de ses destinées futures.

Étudions l'homme pour connaître l'humanité.

Loin de nous la pensée d'écrire les pages stériles d'un réquisitoire contre tout ce qui existe. Le mal est dans l'homme, je ne l'expliquerai pas autrement que par la nécessité qu'il a de progresser. Qui dit progrès dit aussi lutte, travail. L'homme deviendra meilleur quand il aura mieux vu en lui-même et autour de lui dans toute la nature, la grande loi divine qu'il oublie ou qu'il méconnaît.

Absorbé par ses occupations diverses, désirant le mieux, mais courbé par ses besoins personnels sur le rude sillon de la vie, l'homme ne peut toujours correspondre à l'idéal que Dieu a placé en lui pour le soutenir au milieu des épreuves d'ici-bas.

Et de là vient que même de grands esprits se laissent entraîner au culte de la matière, ne voyant pas le côté divin dans l'humanité.

Et cependant les mille voix de la nature crient à l'homme que celui qui a lancé les soleils dans l'espace, dirige aussi le mouvement des peuples vers le progrès.

Dieu est généralement mal compris par l'homme. Il le voit comme une abstraction nuageuse, bien au-dessus de toutes les créations, dans un exil volontaire et sublime. Il ne comprend pas que le but divin puisse être l'action incessante parmi les êtres et les choses.

Dieu n'est pas une personne définie, un être concret, une forme visible aux yeux de l'homme d'ici-bas.

Il est partout et toujours, cause de tout ce qui existe, mais il ne faut pas se le représenter comme un absolu en dehors de l'infini.

Sa création ne fait qu'un avec lui. Pas un point de l'univers ne saurait exister sans sa lumière. Mais en dehors de l'univers il n'y a rien, pas même Dieu.

Les matérialistes ne peuvent croire à la présence du Tout-Puissant dans les événements de la vie terrestre. C'est, à notre avis, qu'ils n'assignent pas sa véritable place à l'agent invisible et éternel du progrès parmi nous.

Les lois de la conscience le révèlent ; le sentiment inné de justice que nous portons tous au fond du cœur, nous est un sûr garant de la présence de Dieu parmi les hommes.

D'où vient l'âme humaine ? A-t-elle été créée, en tant qu'âme humaine, avant ou après le corps matériel que vous prenez ici-bas ?

Il est permis d'affirmer, aujourd'hui que toutes les sciences se complètent davantage l'une l'autre et que l'esprit humain entrevoit enfin un meilleur avenir, il est permis d'affirmer, disais-je, que l'âme humaine est venue d'ailleurs que de la nature humaine et qu'elle a successivement animé des corps inférieurs à celui de l'homme. (A suivre.)

LE SPIRITISME ET LA DÉMOCRATIE (DICTÉES)

On voit s'accroître depuis un certain temps le mouvement qui porte un nombre déjà grand d'incarnés de la génération actuelle à s'occuper d'idées nouvelles. Les formules religieuses et philosophiques sur lesquelles on a vécu depuis bien des siècles sont délaissées, et l'on se sent attiré vers des nouveautés qui ne sont dans une certaine mesure qu'un retour aux doctrines ésotériques de l'antiquité. Les anciens ont connu la pluralité des existences. Ils ont connu également les moyens de communiquer avec les âmes désincarnées. Leurs connaissances et leurs pratiques en cette matière sont tombées dans l'oubli après que le catholicisme, jaloux et affamé de domination, eût éteint dans le sang les lueurs qui avaient persisté après les invasions des Barbares, et fait périr sur le bûcher les médiums qui, sous le nom de sorciers, avaient conservé quelques débris des anciennes traditions. Aujourd'hui la science ésotérique de l'antiquité renaît de ses cendres, comme le phœnix, emblème de l'immortalité. Lorsque la nouvelle société, après avoir traversé la nuit du moyen âge, eût fait assez de progrès pour pouvoir avec profit être initiée aux connaissances oubliées, les frères de l'espace se sont mis à l'œuvre, et le Spiritisme — c'est-à-dire la connaissance du monde invisible et la vie en partie double de l'homme — a été révélé aux hommes de bonne volonté.

Il a été révélé par le fait. Les Esprits, en intervenant ostensiblement dans la vie terrestre, en agissant et en parlant, ont prouvé qu'ils existaient. Dès lors c'était une nouvelle branche qui s'offrait à l'étude, et il ne restait plus qu'à se mettre à l'œuvre, comme on l'avait fait pour toutes les autres sciences. Allan Kardec, ayant consacré sa vie à ce travail, a posé les premiers jalons et a tiré des faits observés des conséquences philosophiques importantes. Une nouvelle conception de l'homme et de la vie est née, et dès lors

il a été évident pour les penseurs dégagés de tout parti pris que les vieilles religions avaient fait leur temps, et qu'elles ne tarderaient guère à perdre leur influence séculaire sur les peuples dits civilisés.

Pendant un certain temps les doctrines d'Allan Kardec ont suffi à tout. Les dissidents, comme Roustain par exemple, ne différaient d'Allan Kardec que par leur tendance à se rapprocher plus que lui des dogmes chrétiens. Le Spiritisme s'est affirmé ainsi, ne faisant pas parler beaucoup de lui, et violemment attaqué de toutes parts par des adversaires qui le craignaient plus qu'ils n'osaient le dire, il ne faisait pas un grand nombre de prosélytes nouveaux et, sans perdre de terrain, n'avancait guère. On peut dire qu'il était dans une période de somnolence, lorsque des écoles rivales sont venues susciter en lui une activité nouvelle. La nécessité de se défendre l'a réveillé, et aujourd'hui nous avons le spectacle de doctrines diverses luttant à qui appartiendra la direction morale des générations nouvelles ; spectacle réconfortant, car c'est en perspective, dans un avenir relativement prochain, la fin du vieux monde des erreurs, des préjugés et des abus, et l'inauguration du règne de la raison et de la justice.

La question se pose surtout en ce moment entre les théosophes et les spirites. Les premiers se croient possesseurs de l'antique science de l'Inde védique. Ils préconisent comme étant l'expression dernière de la vérité leur conception un peu compliquée de la personne humaine et de ses éléments multiples, et ils regardent avec pitié les données plus simples et plus compréhensibles du spiritisme. Ils nient que les spirites puissent recevoir les pensées d'intelligences avancées, et les croient dupes de leur bonne foi. Ils s'appuient sur le témoignage de leurs maîtres et initiateurs de l'Inde, héritiers par une succession ininterrompue de la science antique, et citent à l'appui de leurs convictions les phénomènes et les prodiges que les médiums de l'Inde, possesseurs par tradition de l'art de donner à la médiumnité, par un entraînement méthodique, une puissance extraordinaire, accomplissent comme en se jouant. Il s'agit donc aujourd'hui de savoir lequel, de la théosophie ou du spiritisme, doit prendre la direction de la rénovation qui s'annonce.

Tous deux à coup sûr valent mieux que ce qui existe. Tous deux sont capables d'apporter aux hommes de nouvelles lumières. Mais étant donné que le progrès est incessant sur la terre, qu'il est le résultat d'une loi primordiale, et qu'il ne s'arrête jamais, nous devons y regarder à deux fois avant de donner la préférence à une doctrine dont les principes paraissent n'avoir pas varié depuis un si grand nombre de siècles. Il ne faut pas oublier que la science antique était ésotérique, c'est-à-dire destinée à rester confinée dans un petit cercle d'intelligences d'élite, tandis que la science mo-

derne est **exotérique** au premier chef, c'est-à-dire destinée à être créée sur les toits. Les principes du spiritisme, simples, précis et lumineux, conviennent parfaitement à une œuvre de vulgarisation, tandis que les complications du système théosophique rendront toujours ses principes fondamentaux peu abordables pour les masses.

Est-ce à dire que la théosophie initie plus complètement ses adeptes à la vérité, et que sous ce rapport ils aient une supériorité sur les spirites ? Ce n'est pas mon avis, et je ne crois pas que, quelles que soient les prétentions des théosophistes, ils aient des raisons suffisantes de se croire les mieux pourvus.

En effet, à moins de nier la Providence, tout nous indique que le spiritisme est venu à l'heure propice, alors que les anciennes croyances qui se partageaient les nations de l'Europe et de l'Amérique tombaient en ruines de tous côtés par le progrès des lumières, et que le matérialisme menaçait de tout envahir. Pour éviter la dissolution des sociétés actuelles, l'effondrement des civilisations qui s'étaient élevées sur les débris des civilisations grecque et romaine, il fallait que la nature et la destinée de l'homme fussent mieux connues, et que des notions plus approchées de la vérité vissent apporter à l'incarné de nouveaux matériaux pour ses études, et de meilleurs éléments pour son progrès. Est-il admissible que la Providence ait fourni à l'homme des moyens de se mettre en rapport avec le monde des Esprits et de l'étudier, uniquement pour qu'au bout de peu d'années, alors qu'il commencerait à avoir quelques idées justes, acquises par ses observations et son travail, sur les évolutions et l'ascension vers la lumière de tout être doué de vie, il s'empressât de les abandonner pour se rattacher à des doctrines de haute valeur, j'en conviens, qui ont présidé il y a des milliers d'années aux diverses phases de la civilisation de l'Inde, mais qui n'ont peut-être pas pour les Européens la même valeur qu'ils ont eue autrefois pour les Indous ?

Il semble bien que cette science antique, très supérieure aux conceptions des religions chrétiennes, a déjà rempli dans le monde tout le rôle qu'elle était appelée à jouer, puisqu'elle s'est trouvée impuissante à pousser plus avant la civilisation des peuples de l'Inde, et même à empêcher leur décadence. Incapable de relever les nations au milieu desquelles elle est née et s'est développée, aurait-elle le pouvoir de faire monter les Européens et les Américains à la vraie civilisation ? On peut en douter quand on voit, d'après les partisans les plus enthousiastes de la théosophie, quelle est la complication de cette science dite transcendante et la difficulté de se l'assimiler. Il faut, pour y parvenir, de grandes connaissances et de longues études, qui ne peuvent être le lot que d'un très petit nombre. La théosophie sera tou-

jours lettre morte pour les masses, et il est permis de douter qu'elle puisse aider notre démocratie à évoluer vers le progrès moral, seul capable de préparer l'avènement rationnel du règne de la justice, qui est la même chose que le royaume de Dieu dont parle l'Évangile. Elle ne peut être qu'ésotérique et, au point de vue de nous autres occidentaux, c'est là sa condamnation. Esotérisme et démocratie ne peuvent faire bon ménage.

Il s'agit maintenant de donner de bonnes raisons pour établir qu'il en est autrement du spiritisme et de la démocratie, et que le premier peut être un utile auxiliaire de la seconde. (A suivre.) GROUPE BISONTIN.

NÉCROLOGIE : Une cérémonie intéressante a eu lieu au cimetière de Reims le 5 juin, à 2 heures de l'après-midi, pour honorer la mémoire de M. PICHERY fils, l'un des plus zélés propagateurs du spiritisme dans cette ville ; sur la tombe de M. Pichery père, bien connu à Paris, M. Charles Betsch, et un F. E. S., ont rappelé les travaux de M. Pichery fils, ceux de tous les hommes de bonne volonté dans cette ville. La prochaine revue donnera le compte-rendu de cet anniversaire qui attire annuellement une grande affluence de personnes.

MONSIEUR EDOUARD DE RIDDER, beau-père de M. Ch. Fritz, l'un des spirites Belges les plus éclairés et les plus dévoués, est décédé à Bruxelles le 7 juin 1887, à l'âge de 75 ans. La meilleure pensée pour cet honnête homme.

Un souvenir aussi, à notre frère AUGUSTE BISSON, décédé le 5 juin, à Tonnerre (Yonne.)

M. A. VINCENT, l'un de nos correspondants les plus zélés, a perdu sa mère, décédée d'une attaque, à Niort ; l'esprit de cette spirite convaincue s'est communiqué d'une manière très consolante à Mme Vincent, sa belle-fille, médium bien connu dans notre société. Le 24 juin, à la soirée du vendredi, l'assistance s'est souvenue de M. A. Vincent et de l'esprit de sa mère, en faisant œuvre de solidarité.

M. TROSSELLE père, âgé de 91 ans, est décédé le 19 juin, à Issy-sur-Seine ; nous serrons cordialement la main à son fils Adolphe Trosseille, l'un des vétérans du spiritisme ; son vieux compagnon a bien accompli sa laborieuse existence ; nous penserons souvent à lui.

Madame Vve SAMIER donne toujours ses consultations, de 1 à 5 heures, 16, rue Beautreillis, à Paris (au premier), près la rue Saint-Antoine. Cette dame est une somnambule bien connue, respectable à tous les titres.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris — Typ. A. PARENT, A. DAVY, Succr, rue Madame, 52, et rue Corneille, 3.